

À retenir pour vos lectures

Adrien Thério

Numéro 12, novembre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40389ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1978). Compte rendu de [À retenir pour vos lectures]. *Lettres québécoises*, (12), 55–57.

À retenir pour vos lectures

Texte : Adrien Thério

POÉSIES DE JEUNESSE

de Louis Riel



Ce livre n'est pas tout à fait neuf. Il a été publié en 1977, aux Éditions du Blé, de St-Boniface. Je l'ai découvert dans une librairie il y a quelques mois et j'ai voulu savoir ce que c'était ces poésies de Riel dont j'avais déjà entendu parler. J'imagine que d'autres aussi voudront savoir.

Trois auteurs se sont donné la main pour faire ce livre. Il y a d'abord dans la première partie une présentation de l'oeuvre divisée en trois segments signée Gilles Martel de l'Université de Sherbrooke. Ces trois segments, ce sont *Sources manuscrites*, *Contexte biographique et Quelques éléments de la personnalité du futur prophète du Nouveau-Monde*. Puis Glen Campbell de l'Université de Calgary a rédigé la partie *Valeur littéraire de l'oeuvre* ainsi que les annotations aux poèmes. Un troisième, Thomas Flanagan, s'est occupé, nous dit-on, des « détails administratifs ». Viennent en dernier lieu les poèmes de Riel.

Est-ce vraiment des poèmes ? Il aurait peut-être mieux valu intituler tout cela *Fables* car dans la plupart des cas, il s'agit de fables. Exemples : *Le Lion mourant*, *La Fourmi et sa mère*, *La Vipère et le Serpent à sonnettes*. Comme fables, c'est souvent bien tourné, quelquefois assez bien enlevé. Suivent ces fables un long poème en latin. Je n'invente rien. Riel écrivait en latin. Je me garderai bien de traduire (on l'a fait pour nous) ou de porter un jugement sur cet essai en langue étrangère. Pour couronner le tout, des vers de circonstance. Est-ce cette tirade latine et ces poésies de circonstance qui nous valent le mot « poésies » dans le titre ? Peu importe. Ce livre nous fait découvrir une autre facette de la personnalité de Riel.

L'adresse des Éditions du Blé : C.P. 31, St-Boniface. (\$8.95)

MES SOUVENIRS

d'Alfred Laliberté

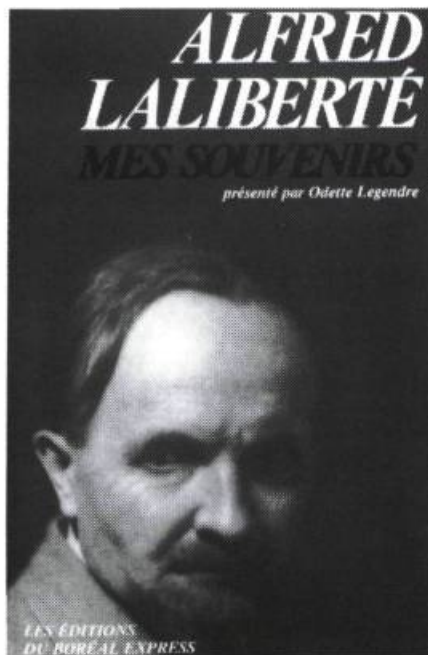
présentation de Odette Legendre

(Boréal Express)

Je ne sais pourquoi, il me semble que j'ai toujours connu le sculpteur Alfred Laliberté. Sans doute parce que certaines de ses oeuvres que j'avais aperçues dans des galeries ou musées avaient retenu mon attention. Mais qui était Alfred Laliberté ? Où avait-il vécu ? Comment un artiste comme lui s'était-il tiré d'affaire ? Je n'en savais rien. Et je ne savais même pas qu'il était mort jusqu'au moment où j'ai vu ce titre dans une librairie : *Alfred Laliberté Mes Souvenirs*.

Maintenant, je sais un peu mieux ce qu'a été ou a pu être la vie de cet homme remarquable. Lui qui n'avait presque pas été à l'école, il décide d'écrire ses souvenirs pour mieux passer le temps quand les commandes se font rares. La troisième partie de ce livre *Les hommes et les choses* ne nous révèle pas un grand philosophe. Je crois qu'il est plus à l'aise quand il parle de sa famille, de lui, des misères, des difficultés de tous ceux qu'il a connus. C'est à travers ses souvenirs que lui viennent les plus belles réflexions. Exemple : « Alors, pour passer le temps, je me tournai vers la lecture. Je lus beaucoup. Des ouvrages sérieux surtout, très peu de romans. Je préfère vivre ces derniers plutôt que les lire ! » Que ne s'est-il avisé de les écrire, ces romans ! Il se serait découvert, peut-être, un nouveau talent. Ces « souvenirs » où les illustrations (photos de famille ou photos des oeuvres du sculpteur) arrivent au bon moment nous font découvrir un artiste sensible et intelligent et me prouvent que j'ai encore raison de m'arrêter devant ses oeuvres et de les admirer.

Odette Legendre qui fait la présentation et qui s'est occupée de l'édition a bien ordonné le tout.



En pleine terre

de Germaine Guèvremont



Si je recommande la lecture de ce livre qui vient d'être réédité chez Fides dans une somptueuse édition, ce n'est pas parce que les récits (paysanneries et contes) qu'on y trouve sont bons. Au contraire, selon moi, ils sont mauvais. C'est une sorte d'idéalisation de la terre qui n'est pas très différente de celle qu'on trouve dans *La Terre paternelle* de Patrice Lacombe et qui a été publié vers 1840. *En pleine terre* a d'abord été publié en 1942. Il y a donc cent ans de l'un à l'autre.

Évidemment, Madame Guèvremont a écrit le *Survenant* et *Marie Didace*. Est-ce sur la foi de ces deux derniers qu'on réédite *En pleine terre* ? Moi, je ne peux pas comprendre que l'auteur de ces récits ait si peu évolué depuis 1840. L'évidence est là, elle appartient au dix-neuvième. Elle écrit mieux que Patrice Lacombe, elle écrit même mieux (plus près d'elle) que le docteur Ernest Choquette qui a commis plusieurs livres détestables dont le thème central est la terre. Elle écrit mieux, oui, mais elle essaie de nous attendrir avec les mêmes procédés sentimentaux que tous les autres ont utilisés avant elle. Ce qui veut dire qu'en 1940, ici, il y avait encore des écrivains qui ne savaient pas parler de la terre d'une façon normale, raisonnable.

En pleine terre est un livre à lire pour apprendre comment ne pas parler de la terre et pour se rendre compte que de bons auteurs font quelquefois des bondieuseries effrayantes. (Fides, 140 p.)

À retenir pour vos lectures

Triptyque de la mort de François Hébert

Ce titre, *Triptyque de la mort*, c'est tout ce que la couverture du livre nous dit. Il faut l'ouvrir pour trouver le sous-titre et comprendre un peu de quoi il s'agit. Ce sous-titre, c'est *Une lecture des romans de Malraux*. Et François Hébert un peu plus loin nous explique sa méthode :

« Il est interdit au critique de ne pas tenir compte de ce que Barthes nomme « le plaisir du texte », et qui n'est autre que l'oeuvre. La critique ne peut pas éluder le « plaisir » ; avant tout l'oeuvre désire un lecteur. Nous avons à nous regarder lire, à dire le désir de lire, à désirer le dire. »

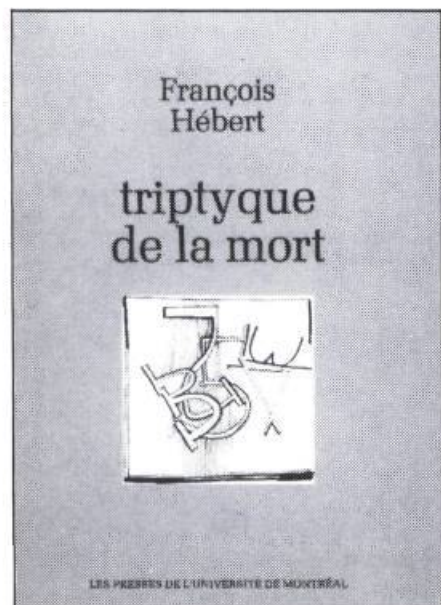
Mais pourquoi ce triptyque de la mort ? L'auteur lui-même y répond encore :

« Si nous intitulos ce livre *Triptyque de la mort*, c'est que nous avons l'intuition que la mort ordonne l'ensemble du projet romanesque de Malraux, de trois manières : elle le mine, elle le transforme et il la dépasse. Nous nommons ces trois modes de la mort : l'agonie, les métamorphoses, l'espoir.

Nous voici fixés et prêts à entreprendre cette lecture d'une lecture faite par un lecteur qui — cela est évident — se sent en bonne compagnie avec Malraux. Et comment le lui reprocher puisque cette oeuvre semble toujours actuelle.

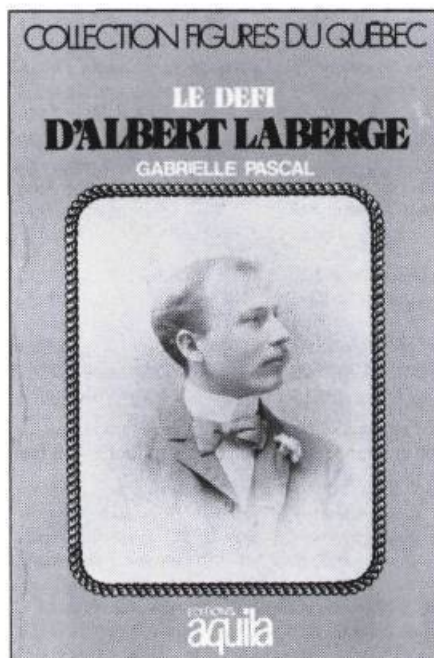
Le texte de Hébert est clair, ordonné, quelquefois même poétique. L'auteur entre dans l'oeuvre de l'auteur un peu comme on entre dans un lieu de recueillement où on entend des voix qui viennent d'en haut.

La présentation matérielle est excellente. Publié par les Presses de l'Université de Montréal — 248 p.



LE DÉFI D'ALBERT LABERGE

de Gabrielle Pascal



Il se publie tellement peu de choses sur Albert Laberge, le romancier et nouvelliste le plus important des années 1920-1940 qu'on a bien un peu raison d'être reconnaissant à ceux qui s'intéressent à son oeuvre. Je viens de relire *La Scouine* et je suis sorti de ce livre presque émerveillé. Je ne l'avais pas été à ma première lecture. Laberge est un écrivain surprenant surtout si on le compare à la génération des romanciers de son temps.

Au contraire de Jacques Brunet qui a écrit *Albert Laberge sa vie son oeuvre* (Édition de l'Université d'Ottawa, 1969) et qui ne ressentait aucune sympathie pour l'auteur, Gabrielle Pascal, elle, parle de l'oeuvre de Laberge parce que cela lui plaît. Elle n'a pas fait un grand livre — il s'agit probablement d'une thèse de maîtrise) mais on sent quand même qu'elle a fait une lecture attentive et intelligente de Laberge. Elle reprend plusieurs thèmes qui ont été traités ailleurs en y ajoutant une touche personnelle.

Ce qui est sûr, c'est que Laberge attend encore beaucoup de lecteurs car de tous nos écrivains importants, c'est le moins étudié. Le livre de Gabrielle Pascal est une invitation à la lecture de Laberge. Et vous aurez peut-être le désir de reprendre *La Scouine* ou *La Rouille* ensuite. Vous en découvrirez alors toute la modernité. Ce sera déjà beaucoup.

Le défi d'Albert Laberge est publié par Aquila. 96 pages.

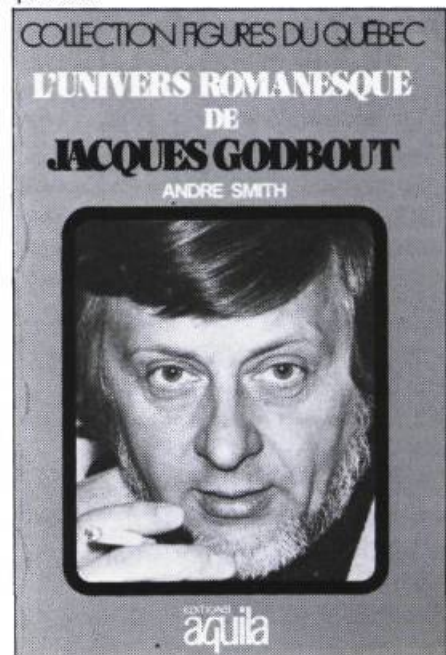
André Smith : L'ENVERS ROMANESQUES DE JACQUES GODBOUT (Éditions Aquila)

Un premier livre sur le romancier Godbout. Une première tentative de voir clair dans un univers de fiction qui ne laisse personne indifférent. André Smith a-t-il compris en s'interrogeant sur l'oeuvre romanesque de Godbout des choses que d'autres n'avaient pas vues avant lui ? En tout cas, il a le mérite de bien nous expliquer certains mécanismes de l'oeuvre du romancier.

Dans son introduction, il reproche à Godbout lui-même d'avoir voulu trop bien circonscrire l'action de ses livres, du point de vue géographique et politique, dans un article qui s'appelle *Écrire*, qu'en somme la dimension symbolique lui a échappé. Personnellement, je serais plutôt porté à donner raison à l'un et à l'autre tout en croyant que le critique doit voir plus et mieux dans les textes de l'auteur que l'auteur lui-même.

Trois chapitres d'inégale longueur dans ce livre qui n'a qu'une centaine de pages mais des pages qui ont jusqu'à cinquante lignes de texte. Un premier chapitre sur *le couple originel* qui commence ainsi : « Chez Godbout, la vision du couple est toujours négative ». Un deuxième chapitre sur *L'Image du père chez Godbout*. Le centre du livre, c'est en fait le troisième et le plus long chapitre (plus de 40 pages) sur *L'Échec de l'amour*.

Nous arrivons ensuite à la conclusion qui n'en est pas une du tout mais plutôt un quatrième chapitre important de ce livre où l'auteur, après avoir décrit l'univers de Godbout à sa façon, s'interroge, se pose ici des questions importantes sur cette oeuvre. Les trois premiers chapitres, on les lit et on se dit que cela va de soi. Ce chapitre-conclusion, c'est probablement ici que l'auteur devient le plus original, nous oblige à notre tour à nous poser des questions.



Carnets intimes
de Rodolphe Duguay
présentation de Hervé Biron



Je n'ai pas l'intention de porter de jugements sur l'oeuvre de Rodolphe Duguay, peintre. Je ne suis pas critique d'art et je le sais. Il y a longtemps cependant que j'aime les paysages de Rodolphe Duguay et cela, j'ai bien le droit de le dire. Il y a un an environ, Madame Jeanne L'Archevêque-Duguay avait publié un livre de lettres de la mère du peintre, livre assez arbitrairement fait mais qui donnait l'envie de lire les lettres du fils. Il ne s'agit pas de ces lettres mais de quelque chose qui s'en rapproche dans ce livre qui s'appelle *Carnets Intimes* publié par Boréal Express.

Disons d'abord que Rodolphe Duguay s'est rendu compte très jeune qu'il allait être peintre. C'était sa vocation et il le savait. Ce que nous disent ces « carnets », c'est les difficultés de rester fidèle à cette vocation alors que la vocation de peintre — on peut l'imaginer — en 1925-1940-1950, au Canada français n'en était certainement pas une qui pouvait amener le pain à la maison. Il y a des passages émouvants dans ce journal, des passages émouvants qui sont en même temps un enseignement à plusieurs égards. La sincérité, la ténacité de ce fils d'Ozias Leduc sont remarquables.

Ces carnets illustrés de croquis, de dessins, de reproductions de peintures auraient mérité une édition beaucoup plus aérée. Mais cela aurait aussi coûté beaucoup plus cher. Je suis sûr que ceux qui ont travaillé à ce livre le savaient. Ils ont fait ce qu'ils ont pu. Ce journal est précédé d'une introduction d'une quarantaine de pages signée Hervé Biron qui s'intéressait depuis longtemps à l'oeuvre du peintre. Plus qu'une introduction, c'est un beau résumé de la carrière de Rodolphe Duguay. Mais sa mort l'a empêché de continuer son travail et c'est donc Denis Vaugeois qui a fait le choix des illustrations et ordonné l'ensemble de ces écrits. C'est un livre qui fait honneur aux trois auteurs, d'abord au peintre de Nicolet, Rodolphe Duguay, puis à Hervé Biron et Denis Vaugeois qui avaient bien raison de vouloir rendre hommage au premier.

Un livre de 230 pages, abondamment illustré.

On nous écrit

Les Lettres québécoises

Monsieur

J'ai fait un court voyage au Québec, trois semaines au mois de juin, ai visité des régions magnifiques — les Laurentides, la Gaspésie, la Mauricie, découvert des villes riches d'un passé de luttes et de soumission mais fières aussi d'appartenir à un avenir tout aussi étonnant qu'incertain — Qu'importe, le Québec est (devenu) mon domaine et je l'apprécie, l'aime comme un poète transcendé par tant d'espoir, de virtuosité et de verdure dans le langage.

Ne dit-on pas aussi que les superlatifs sont toujours dangereux ? Bref, j'ai fléchi à chaque nouvelle découverte.

J'ai fait un voyage merveilleux, tout en finesse et sensibilité. J'en reviens malheureux car j'y ai rencontré des gens charmants et attachants, des gens soucieux de leurs problèmes et que j'ai laissés pour quelque temps. . . un pays plus que jamais attaché aux réalités de sa culture, de ses traditions, de son environnement — on est six millions — il faut se parler.

J'ai presque trouvé ce que je cherchais . . . l'espace, un certain confort de la vie . . . Mais ne sont-ce pas là des apparences de vacances ?

J'ai lu enfin votre revue, ai découvert par elle cette littérature que j'ignorais un peu. Depuis, j'ai en ma possession nombre d'ouvrages québécois. Je les aime, les pénètre et les apprécie en même temps. J'ai l'impression de faire éclater ma France au-delà de ses frontières, de me prouver surtout que le Français n'est rien d'autre qu'une infinie partie de l'humanité. Et cela est bien.

Je n'ai plus en ma possession le prix de l'abonnement. Aussi seriez-vous assez aimable de me le faire savoir, de m'indiquer aussi comment le régler. Encore une fois merci de m'avoir aidé à approfondir cette littérature et ce théâtre québécois.

Dans l'attente de vous lire recevez je vous prie l'expression de mes sentiments dévoués.

Albert Dyrieux
Lyon

Qui a piqué Nive Voisine ?

Dans son article *Main basse sur le passé* (numéro d'avril de L.Q.) Nive Voisine utilise le vitriol du grand inquisiteur. C'est bien son choix : les lecteurs jugeront.

Je voudrais pourtant relever ce petit extrait :

« L'inévitable François-Albert Angers signe le premier article du recueil. Autant vous l'avouer tout de suite : c'est un « has been » qui m'horripile. Depuis les années trente, il a été de tous les mouvements voués à l'échec, et il incarne à la perfection « l'esprit » de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal . . . etc. » (p. 48)

Je trouve Nive Voisine pamphlétaire plutôt qu'historien. Est-ce pour cela qu'il admira Victor Barbeau ? La justice dans tout cela ?

Angers a au moins réussi le *Mouvement Québec français*. C'est aussi un homme admirable, passé de la professionnalité à la société pluraliste mais française du Québec. Quant à la SSJBM dont je suis, mon dieu, ce ne serait sûrement pas la venue de Nive Voisine qui parle de la Société comme d'un « joli modèle de panier de crabes fascinant » qui aurait amélioré les relations humaines de ce groupe qui survit à ses querelles internes.

Et dire que Nive Voisine s'étonne qu'on ne fasse pas appel aux historiens pour parler de Groulx ! Il ne sert certes pas la cause de ceux-ci. Qui a piqué Nive Voisine ?

André Gaulin
Québec

Prix France-Canada 1978



André G. Bourassa pour *Surréalisme et Littérature québécoise* publié aux Éditions de l'Étincelle. Notre collaborateur Jacques Michon nous a parlé de ce livre dans notre numéro 9 en même temps que *Le Texte automatiste* de Jean Fiset. (Presses de l'U. du Q.)